

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 26 (1921)

Artikel: Une pièce salée patois de 1740
Autor: Lièvre, Lucien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une pièce salée en patois de 1740.

par M. L. LIÈVRE, professeur à Porrentruy.

— · · · —

C'est du gros sel, mais c'est du sel.

V. R.

Dans une jolie pièce poétique, où il célébrait nos patois jurassiens, Virgile Rossel posait avec mélancolie cette angoissante question :

„Vos jours seraient-ils révolus,
Chers idiomes de la patrie?
Seriez-vous une fleur flétrie
Condamnée à ne fleurir plus?
Vos jours seraient-ils révolus?“

Et combien d'autres, après notre poète, ont poussé le cri d'alarme en signalant la menace de disparition qui plane sur nos vieux parlers du pays.

Dans plusieurs des vallées du Jura, le patois local n'est déjà plus qu'un souvenir. Personne ne le parle plus, personne ne le comprend plus.

C'est en particulier le cas pour la vallée de Tavannes, où, seules de très vieilles personnes, conservent encore le souvenir du langage d'autrefois, sans pourtant le pratiquer encore.

Et de ce patois de la vallée de Tavannes, il ne nous était resté presque aucun témoin écrit, si ce n'est quelques traductions de récits bibliques, de paraboles et l'un ou l'autre couplet de vieilles chansons¹.

Mais, voici un petit événement qui marquera dans la littérature patoise de la Suisse romande. Il y a quelques mois, M. Frey-Blanchard, instituteur à Malleray, me signalait un manuscrit en patois provenant du Fuet ou de Saicourt et qui ne pouvait qu'à grand'peine être déchiffré, attendu qu'il ne se trouvait plus au village que deux vieillards qui entendissent encore quelque chose au vieux langage du terroir. M'étant fait communiquer ce manuscrit, je reconnus avec un vif plaisir qu'il s'agissait bien de patois de la Vallée de Tavannes, plus spécialement du patois du petit vallon d'Orval sur la Trame où se trouvent le Fuet, Saicourt, Saules, etc.

¹) Cf. Rossat : Ses différents travaux sur les chansons patoises du Jura.

Le document, fort bien conservé, comprend une seule pièce intitulée *Comédie nouvelle*. Ce morceau dramatique, qui embrasse les 38 pages du manuscrit in 12, est divisé en onze scènes plus ou moins correctement séparées les unes des autres. Il ne porte aucun nom d'auteur mais renferme la date de 1739, époque à laquelle il aurait été écrit.

Il serait donc contemporain du fameux poème des *Painies* écrit en 1736. Mais comme le poème des *Painies* n'est en somme qu'une adaptation „vadaise“ d'un imprimé en patois de Besançon, il se trouverait que notre manuscrit de la *Comédie nouvelle* serait le plus ancien texte original en patois du Jura.

D'ailleurs les *Painies* de Raspieler offrent le caractère d'une œuvre littéraire : le style en est sinon soigné, du moins étudié. Le naturel du récit a, de par cela même, un peu perdu de sa saveur et l'on sent bien, par endroits, l'effort que l'auteur a dû faire pour satisfaire aux exigences du nombre et de la rime. Parfois aussi la syntaxe des *Painies* fleure la phrase française, et l'on reconnaît alors que l'auteur a conçu l'idée en français d'abord, pour la transcrire ensuite en patois. Par ci par là, des mots français détonnent dans le texte et font croire que Raspieler a voulu les appliquer à dessein pour mettre mieux en relief une expression caractéristique. Cela dit d'ailleurs sans intention d'amoindrir le mérite de l'auteur des *Painies*, auquel nous avons toujours reconnu un réel talent, mais pour mieux marquer la différence qu'il y a entre son œuvre littéraire et la *Comédie nouvelle*, qui n'a aucune prétention à une semblable dénomination. La *Comédie nouvelle* est un morceau de vie campagnarde, c'est une satire, une „charge“ dirigée contre des personnes que l'auteur connaît fort bien et dont il veut ridiculiser les travers ou les faiblesses ou dévoiler les turpitudes. Il s'attache donc à relater fidèlement les événements en plaçant dans la bouche des interlocuteurs la langue du pays telle qu'ils la parlent. L'observation des hommes, de leur caractère, de leurs passions, de toute leur manière d'être s'y révèle excellente. Pas de recherche de style, une fidèle peinture des gens de villages et des petites histoires dont ceux-ci sont le théâtre. Avec cela une certaine finesse dans la manière de présenter les personnages : par quelques traits caractéristiques, par certaines tournures originales, à l'aide même d'une simple interjection, toutes ces petites gens sont croquées sur le vif, avec leurs préjugés étroits, leurs idées tenaces, leur esprit souvent malicieux, leur verve sarcastique. Goguenards à l'excès, ils excellent dans les saillies hardies, les promptes ripostes; avides ou avares, cauteleux et madrés, toujours têtus, ils s'attachent opiniâtrement à leurs idées et sont entraînés dans les pires aventures par leur néfaste manie de ne vouloir céder sur aucun point.

Il se peut que le citadin qui ne connaît le village que par les excursions dominicales qu'il y fait en belle saison, relevées d'un plantureux repas et agrémentées de savantes causeries politiques ou économiques avec les

gros bonnets de l'endroit, trouve les ruraux de notre auteur de la comédie fort différents de ceux qu'il connaît. Certes, il ne suffit pas d'une observation plus ou moins superficielle de la vie à la campagne, ni même d'une connaissance approximative des conditions actuelles d'existence des villageois, pour comprendre et goûter le tableau de mœurs que nous offre ce vieux manuscrit. Il faut avoir vécu dans les milieux ruraux, s'être familiarisé avec la langue et la mentalité des paysans de notre pays, pour bien saisir la réalité, je dirai même le réalisme, de cette tranche de vie villageoise au XVIII^{me} siècle. Et, puisque j'ai lâché le mot de „réalisme“, je n'aurai garde d'omettre de dire qu'à la première lecture du manuscrit patois, j'ai involontairement pensé à l'une ou l'autre scène du fameux roman de Zola, *La Terre* et la silhouette de certaine fille dépravée, est venue surgir à côté de celle de la petite *Madyiton*, l'héroïne de la pièce, si précoce dans la recherche de galants ébats.

D'ailleurs on peut, à juste titre, regretter que la verve caustique de l'auteur de la *Comédie nouvelle* ne se soit pas exercée sur un sujet plus intéressant que la mise en scène des aventures croustillantes et des situations scabreuses qui remplissent les 38 pages du manuscrit.

De quoi s'agit-il en somme? Oh! simplement des amourettes d'un jeune gaillard entreprenant, Henry Choula¹ et d'une toute jeune fillette, Madyiton Colin qui, chaque soir, reçoit chez elle son galant, à l'insu de son père, Henry Colin. Celui-ci, charitalement averti par une voisine, tempête et jure qu'il mettra un frein aux déportements de sa fille et qu'il s'arrangera pour qu'elle ne puisse plus revoir son galant.

De retour à la maison, il y a explication avec Madyiton qui est dûment fessée, violente altercation avec Henry Choula, qui vient rôder autour de la maison de sa bonne amie, puis consultation avec Pieroz, le frère de Madyiton, qui conseille à son père de surveiller étroitement la maison, d'en fermer hermétiquement toutes les issues, afin que l'amoureux ne puisse s'y introduire nuitamment.

Mais il paraît qu'Henry Choula a réussi à tromper la vigilance de ces cerbères, puisque le lendemain, en se rendant à l'église, le père Colin apprend de la bouche d'un ami, qu'on a vu l'amoureux de sa fille s'échapper au petit jour de sa propre maison par la fenêtre de l'étable aux bœufs.

Furieux et au désespoir, Henry Colin s'en va trouver un sien parent, Joseph Gole, lui expose la situation et le prie d'assumer la surveillance de sa dévergondée de fille. L'autre accepte, non sans avoir fait des difficultés. A l'arrivée de Madyiton dans sa famille, Joseph Gole lui fait les plus pressantes recommandations et les menaces les plus précises. Peine perdue, le lendemain déjà, on découvre Henry Choula couché dans la même paire de draps où „repose“ Madyiton. Scène violente; passage à tabac du délinquant, semonce à Madyiton qui crie „Mercy“ et jure de ne plus revoir son

¹) De son vrai nom Henry Paroz.

complice. Joseph Gole, le préposé à la garde de la vertu de la récidiviste, veut bien lui faire encore confiance, mais il avertit cependant le père Colin de ce qui vient de se passer.

Les deux ensemble sont en train de se concerter sur les dispositions à prendre pour mettre fin aux rendez-vous scandaleux des deux amoureux lorsque la fille du maire, Suzon, vient dire en confidence au père Colin que Madyiton et Henry Choula se sont enfermés dans une chambrette de la maison de Joseph Gole. La mesure est comble. La colère du père déborde. Furieux il se rend à l'endroit indiqué, mais non sans faire du bruit. Ses éclats de voix avertissent les délinquants de sa présence et Henry Choula a le temps de déguerpir par la fenêtre. Mais Madyiton, elle, n'a pu fuir. Elle va passer un terrible quart d'heure, car c'est sur son dos que le père furieux décharge sa colère. On l'entend bientôt, sous l'effet de la violence des coups reçus, pousser des cris effrayants qui ameutent tout le village. Choula n'est pas le dernier à entendre hurler sa maîtresse. Tout frémissant de rage, il s'arme d'une pince à feu et se précipite sur le père Colin. Les deux hommes sont bientôt aux prises, les voilà qui roulent par terre et s'étrillent à qui mieux mieux. Les femmes présentes poussent des cris d'effroi; les spectateurs n'arrivent qu'avec beaucoup de peine à séparer les adversaires. Henry Colin a perdu sa perruque dans la mêlée; il a reçu force coups du séducteur de sa fille, mais s'en console en pensant à tous ceux qu'il lui a donnés.

Madyiton est-elle corrigée? On n'en est pas convaincu en assistant à la dernière scène où l'une de ses amies vient, au nom de Henry Choula, la convier à un nouveau rendez-vous. Son refus, d'abord énergique, paraît être la conséquence du châtiment qu'elle vient de recevoir, mais son attitude redevient chancelante dès que son amie insiste et il semble bien, au moment où le rideau tombe, que le petit rire de Madyiton indique qu'elle va se remettre à courir le guilledou.

Voilà ce qui concerne la pièce, voyons maintenant ce qui a trait à l'auteur. L'auteur, nous l'avons dit, n'a pas signé la *Comédie*, il ne peut donc s'agir ici que de présomptions, bien que ces présomptions soient singulièrement renforcées par les faits que voici.

Il y avait une fois, au val d'Orval, au temps où la *Comédie* fut composée, un diable de petit bonhomme, pas plus haut que ça, qui s'appelait Jaquerez — Jean-Henry pour les dames —. Ce villageois, franc viveur, bon buveur, grand coureur de fille, au demeurant fort honnête homme, après avoir eu une vie très agitée de colporteur et de maître d'école dans le Jura, de laquais de jeunes seigneurs à Paris, s'en vint finir son existence aventureuse dans la peau d'un paisible et intègre notaire de Saicourt, son village natal où „il a laissé un souvenir d'homme de bien qui est encore dans ce pays et que consacrèrent ses dernières volontés“.

Or ce notaire *in-extremis*, ex-disciple de Villon et de Rabelais au

temps de sa jeunesse, nous a laissé des *Mémoires* fort curieux, qui n'ont jamais été publiés — et pour cause — mais auxquels le savant historien jurassien, Xavier Kohler, a consacré une captivante étude, lue en juillet 1854 à la Société jurassienne d'Emulation et publiée en 1875 dans l'annuaire du Jura bernois.

Nous avons eu la faveur d'obtenir communication de ces mémoires¹ et c'est à la lumière de ces récits de „haulte grasse“ que nous avons pu identifier la personnalité de l'auteur de la Comédie nouvelle.

D'abord, l'allure des *Mémoires* rappelle singulièrement par la nature des aventures qui y sont relatées et le sans-gêne des descriptions, la manière et le style de la Comédie patoise. Jean-Henri Jaquerez, en ses juvéniles années, est la coqueluche des dames et, quoique tout petit petit, il se couvre de gloire dans tous les tournois où son caractère entreprenant est en prise avec la vertu très chancelante de ses contemporaines. Aussi ses conquêtes ne se comptent-elles plus et la liste de ses maîtresses est interminable. Ce bon Xavier Kohler, en rapportant l'une ou l'autre des innombrables aventures galantes de notre héros, ne peut s'empêcher de noter que „les mœurs étaient bien relâchées à cette dernière époque du bon vieux temps où il était de mode que les galants allassent passer la nuit chez leurs belles²“. Jaquerez décrit ses „nuictées d'amour“ tout naturellement, comme chose reçue.

Mais venons aux faits qui nous ont permis d'identifier l'auteur de la Comédie patoise. D'abord nous avons appris, grâce au bienveillant concours de M. Frey-Blanchard, instituteur à Malleray et de M. Alfred Paroz du Fuet, que tous les noms des personnages qui interviennent dans cette pièce ont des sobriquets encore usagés actuellement au val d'Orval pour distinguer les rameaux différents d'une même famille. Ainsi on y trouve les Paroz dit *Choula*, les Paroz dit *Chepy*, les Feusier dit *Bon Amy*, les Feusier dit *Gole*; *Taton* la Gouille, *Etènolo* étaient aussi des surnoms, tantis que les *Guery* existent encore à Tavannes et les *Petitjean* à Souboz.

Ainsi, ce sont bien les bonnes gens du val d'Orval qui sont l'objet de la verve satirique de l'auteur anonyme. Mais pourquoi s'en est-il pris plus particulièrement à Henry Colin et à ses rejetons, ainsi qu'à Henry Choula. Les „Mémoires“ vont répondre sans ambage à cette question et nous donner la clef de l'éénigme.

Le dénommé *Henry Colin*³ n'est pas un personnage chimérique; il a

¹⁾ Propriété de M. Sautebin, instituteur à Reconvillier.

²⁾ Un couplet d'une vieille chanson de la vallée de Tavannes fait allusion à cette licence des mœurs :

Ca les baishatt' de Tchamo
Ca de djolie feuye
El migo les boueb di doa
Vni coutchie aivo no stu soa !

³⁾ On n'a trouvé aucune trace de ce nom dans les recherches faites au val d'Orval, mais dans un certificat décerné le 15 février 1740 à *Jaquerez* on trouve la signature de Henri Feusier, justicier. Cette dénomination de „justicier“ est également appliquée par notre auteur à Henry Colin qui peut être ainsi fort bien identifié.

bel et bien vécu et fut un contemporain de Jaquerez, dans la vie duquel il est intervenu d'une manière fort désagréable. Ce qui a bien pu suggérer au malicieux auteur de la *Comédie* l'idée de composer cette pièce pour se venger de l'escroquerie dont il avait jadis été victime de la part de cet individu.

Voici, en quelques mots, le résumé de cette aventure à laquelle Jaquerez consacre une vingtaine de pages de ses Mémoires. Un soir qu'il était chez sa „Favorite“, il se laissa aller à jouer aux cartes avec un nommé Grosjean, qui avait servi dans les troupes du Piémont, et perdit un nombre incalculable de parties. Il paya les consommations qu'on avait prises, convaincu que l'enjeu ne dépassait pas les frais de boisson. Mais il ne fut pas peu étonné, lorsqu'à quelques jours de là, le maire de Reconvilier „un scélébrat“ l'avertit que Grosjean allait l'assigner pour dettes de jeu, s'il ne venait chez lui, s'arranger à l'amiable. Notre Jaquerez donna dans le panneau et rencontra chez Grosjean le maire de Reconvilier et le dénommé *Henry Colin*, qui s'érigèrent en arbitres du différend. Jaquerez se vit condamner par eux à payer la forte somme, plus quatre pots de vin et quelque chose „pour faire la bâfre“. L'argent réclamé à Jaquerez représentant plus du double de ce qu'il possédait, il fut obligé d'en emprunter à Henri Colin, qui se réserva encore une remise du tiers. Les trois compères se partagèrent ensuite le produit de cette escroquerie exercée envers un mineur. Grosjean, pris de remords, raconta plus tard à la victime, comment il avait été amené par ses deux complices à se prêter à cette vilaine action. Voilà la raison de la présence d'*Henry Colin*, comme personnage principal de la Comédie satirique; voici maintenant pourquoi *Henry Choula* s'y trouve également avec un rôle de premier plan.

Nous allons transcrire textuellement le récit que Jaquerez nous fait en ses Mémoires des origines de sa brouille avec *Henry Choula*, cela permettra au lecteur de se faire une idée du style, de l'orthographe, de l'esprit et de la mentalité de notre auteur, en même temps qu'il se familiarisera avec des us et coutumes qui sont actuellement oubliés.

«Dans le tems de ces nouvelles amours — Jaquerez avait gagné le cœur d'une héritière qu'il désigne sous le nom de *Belle au coffre* — nous fîmes tous les jeunes gens de notre endroit une réjouissance au Carnavale, l'endroit où nous fîmes la fête étais justement dans la maison de ma nouvelle maîtresse. J'enchéry sur la première dance qu'on ne donne qu'au plus offrant et je ne l'aurais pas cédé pour rien quand il m'en aurait du couter je ne sais quoy. C'est pourquoi elle me fut adjugée, bien charmée de l'avoir pour en faire une galanterie à ma jeune maîtresse....»

— Entre temps, H. Jaquerez, va faire rapidement une visite galante à sa maîtresse favorite «un de mes amis vint avec moy, ainsi nous fîmes cette nuit la dix lieux de chemin»

Mais, qui va à la chasse perd sa place. —

«Pendant un voyage si extravagant un jeune homme de la Compagnie

représenta que la première dance avait été adjugée trop bon marché et qu'il en voulait donner davantage; on lui représenta qu'elle avait été criée et que personne n'y avait plus voulu mettre davantage et que lui-même y était présent et qu'ainsi on ne pouvait pas s'en dédire et que ce serait me faire un grand afront que de faire une pareille chose. Ce diable de racleur de boyaux car c'était le joueur de violon et dont jaura encor occasion den parler par la suite, ce jeûne malicieux donc ne s'en tint pas la. Il suborna une grande partie a se mettre de son côté et dont la plus part avait quelques envie contre moy et de soliciter qu'on remit cette malheureuse dance au plus offrant de sorte qu'aforce de soliciter de crier de prier et de ce démener il obtint enfin ce qu'il demandait; il lui fut bien aiser de l'avoir car personne n'enchéry, ainsi elle lui resta. Le lendemain que nous fume arrivé on déjeuna, ensuite on fit un tour par le village pendant que le repas s'apretait, enfin on se mit à table, tout le monde était joyeux et moy particulièrement qui me réjouissait d'aller la première dance avec ma raine, personne ne m'en dit rien crainte de troubler la fête. Cependent la liqueur bachique commenssa a un peu reveiller les esprits et dalieur les estomacs bien farcis ne demandoient qu'a allér dansér afin d'aidér à la digestion. On commence à accorder les instrument ce qui nous fit sauter hor de nos place et vollér à nos blondes. Moy avec assurance je me présente pour ouvrir le bale tenant disois-je la Raine du bale, mais comme j'étais pret à partir il s'en présenta un autre qui me dit doussement M. le Marchand c'est a moy la première dance: vous voulez rire lui dis-je apparemment, non par Dieu pas me dit-il Henry Choula la acheté pour moy a condission que je menerait sa sœur. Je voulu dire que je l'avoit fait monter le plus haut et que j'en prenoit toute l'assemblée a témoing mais tout mes effort furent inutile... du depuis nous ne nous sommes jamais aimés, ce fut une poire de discorde qui ne nous a jamais permy de nous racomoder qu'en aparance ».

Ainsi le nom d'Henry Choula, comme celui d'Henri Colin est en toutes lettres dans les *Mémoires* et ces deux noms évoquent chez Jaquerez le souvenir des deux plus „villaines crasses“ dont il ait été victime au cours de sa carrière mouvementée. Quoi d'étonnant alors, qu'à une époque où l'on chansonnait ceux contre lesquels on avait du ressentiment, Jean Henri Jaquerez, qui, à Paris, avait vu comment on mettait au théâtre la satire la plus mordante, contre ses adversaires et ses ennemis, n'ait usé de ce moyen pour tourner en ridicule ces individus à qui il avait des raisons d'en vouloir.

Mais — dira-t-on — pourquoi écrire cette pièce en patois? Parce que le patois est le langage du village que tout le monde comprend, parce que Jaquerez, ainsi que l'attestent différentes expressions patoises, semées dans ses *Mémoires*, sait le patois à fond et parce que, rentré de son premier voyage à Paris, un libelle en français l'aurait inévitablement trahi. Le soin qu'il a pris de faire copier sa Comédie par une autre main, ainsi que l'omission de sa signature prouvent surabondamment qu'il ne tenait pas à être reconnu comme auteur de la „Charge“ en question.

La pièce comique de Jaquerez n'était évidemment pas davantage destinée à affronter les „feux de la rampe“. Elle devait circuler de maison en maison, sous le sceau du plus grand secret, être lue à la veillée et com-

mentée par les initiés, qui en feraient des gorges chaudes... C'est encore de cette façon que, dans nos villages, circulent les chansons satiriques et toutes les petites compositions burlesques dans lesquelles les campagnards aiment à exercer leur verve caustique contre ceux des leurs qui prêtent le flanc à la critique.

La *Comédie nouvelle* eut-elle dans le val d'Orval le retentissement qu'en escomptait l'auteur? Il ne nous en est parvenu aucun écho; mais, dans ses mémoires, Jaquerez déclare avoir été à différentes reprises, désigné comme compositeur ou inspirateur de chansons et de libelles dans lesquels les natifs de son village et des alentours étaient dûment ridiculisés et fustigés. Il proteste, faiblement d'ailleurs, contre ces attributions de paternité¹⁾. Aussi, sommes-nous bien persuadé qu'il ne se réveillera pas de son paisible sommeil séculaire pour venir opposer un démenti formel à nos allégations, qui tendent à démontrer que s'il n'a pas tenu lui-même la plume qui a écrit la *Comédie patoise*, il l'a certainement inspirée et guidée.

Le patois qui nous est révélé par le manuscrit est caractérisé avant tout par sa grande sonorité. Les voyelles claironnantes *o* et *a* y abondent, tant dans le corps qu'à la fin des mots. A l'inverse de ce qui s'est passé

¹⁾ Voici quelques citations empruntées aux *Mémoires* de Jaquerez qui montrent combien il était de mode, dans le val d'Orval, de chansonnier à tout propos et d'exercer sa malice aux dépens de tout le monde.

«Je n'étais si occupé de mes affaires domestiques, que je ne travaillasse aussi aux affaires du temps, car je composai une *chanson* pour faire mes *adieux à toutes mes maîtresses*, et comme il y avait aussi un vieux garçon qui avait fait sa maîtresse d'une jeune fille et qui ne l'avait pas oubliée dans son testament, ce qui faisait un grand bruit parmi le monde, on composa même quelques couplets de chanson sur cette affaire qui me paraissaient si insipides, que je fus tenté de faire moi-même une chanson. Comme *j'avais l'esprit vif et l'imagination fertile en expéditions* (sic) j'en eu bientôt composé une qui se répandit dans peu de temps chez tous les curieux. Elle aurait été assez passable si elle n'avait pas été si longue, car je crois qu'il n'y avait pas moins de 18 couplets qui n'épargnaient ni l'amand, ni la maîtresse.... Le bruit de cette riche héritière s'était répandu jusqu'aux extrémités du comté de Neuchâtel d'où il vint des amoureux et surtout un qui arriva accompagné de deux hommes chargés chacun d'une hotte pleine de présents pour la belle; ce qui fit qu'on les a mis ou plutôt fait passer pour les auteurs de la chanson. Je crois, autant que je peux m'en souvenir, que le dernier couplet était approchant de cette manière:

Qui a fait la chanson?
Sont trois fils de bon vigneron;
A Neuchâtel ils l'ont fait imprimer,
Trois dans deux hottes l'ont apportée.

«La jeune veuve fut piquée au vif de cette chanson; elle résolut de s'en venger en en faisant faire une de moi et des filles à M. le maire qu'elle croyait mes complices.

«Elle choisit pour cet effet un pêcheur, qui était mon racleur de boyaux, qui m'avait joué le tour à Carnaval, et qui, comme je l'ai dit, n'était racommodeé avec moi qu'en apparence. Il fut charmé de trouver une occasion de me jouer un second tour; il fut cependant longtemps avant que d'en pouvoir venir

pour les patois ajoulots où la voyelle finale s'est voilée et en quelque sorte estompée par l'adjonction de la consomme *n* ou de la voyelle *i*, le patois du val d'Orval a conservé nette la sonorité des *a*, des *o* ou des *u* qui terminent les mots. A cet égard on ne peut le classer parmi les patois de plomb, où l'on a rangé un peu vite tous nos idiomes jurassiens. Tel qu'il se présente dans le manuscrit, le patois du vallon d'Orval est fort musical et agréable à entendre.

Nous sommes donc en présence d'un document linguistique de tout premier ordre, qui nous donne une image fidèle du langage usité exclusivement autrefois dans l'une de nos vallées jurassiennes, et que personne n'emploie plus à l'heure qu'il est.

Et cet idiome que nous offre le manuscrit n'est pas une reconstitution après coup, c'est bien le parler du terroir dans tout son plein épanouissement, vers la moitié du XVIII^{me} siècle, alors qu'il n'y avait encore aucune hésitation sur les formes et les particularités du dialecte populaire.

D'ailleurs il n'y a rien dans la forme choisie qui oblige l'auteur à châtier son style ou à choisir ses termes; tant sous le rapport du vocabu-

à son honneur... Elle devint en vogue, et chacun la chantait, tant on est en tête de ce qui est nouveau. Elle déchirait extrêmement les demoiselles à M. le maire et elle les ménageait si peu qu'elle attenait jusqu'à leur honneur. Il n'y avait rien qui me regardat sinon qu'elle disait que j'avais joué et que j'avais vendu ma balle; ensuite elle disait que j'étais petit, puis la couleur de mes habits. Je sais bien qu'elle disait en quelque endroit:

Il a vendu ses hardes et sa balle
Pour avoir de quoi mener la baffre.

Il a joué tout le vin de Neuchâtel
Et celui de la Bonne velle.

Il porte toujours un habit
Qui a couleur de blanc et gris

Il a environ deux pieds de haut
Il ressemble a petit passereau

«Partout on ne voit que des mots choisis capables de le faire devenir professeur dans l'Académie des belles lettres....

«Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour en arrêter le cours (de la chanson) mais, il était trop tard, la chose était trop avancée. Cela les désolait; elle réveillait le chat qui dormait depuis quelque temps car elle disait:

C'est une chose bien plaisante
Que d'avoir des robes blanches:
Elles en sont bien curieux,
Puisqu'elles en font leurs amoureux.

«Ce ne sont pas là des mots choisis, encore moins bien arrangés: mais ils sont diablement piquants. Cela rappelait le souvenir de ce qu'on disait que des moines de l'ordre des Prémontrés leur faisaient l'amour. C'est peut-être une calomnie, cependant cela leur a beaucoup nui et assurément leur a fait perdre des partis avec lesquels elles auraient été plus heureuses qu'elles ne sont.»

laire que sous celui du style, nous sommes donc en présence d'un document offrant toutes les garanties de parfaite concordance entre la langue du texte et le parler réel des gens de ces contrées.

L'authenticité de ce manuscrit ne pouvant d'autre part être mise en cause, nous en voyons surgir la véritable physionomie du langage de nos ancêtres en même temps qu'un tableau suggestif de la vie rurale au bon vieux temps.

La publication de ce document patois, que nous faisons dans nos *Actes*, offrira aux amateurs de textes en dialecte, aux patoisans et romansans, comme aussi aux curieux d'originaux et d'inédits, l'occasion de faire ample moisson d'observations et de remarques sur les particularités de notre vieux parler, sur la richesse de son vocabulaire et sur la diversité de ses formes. Nous nous contenterons de les rendre attentifs aux singularités suivantes:

Nos patois, ainsi qu'on s'en peut convaincre par l'étude des textes du moyen-âge, sont les survivances des idiomes nationaux de ces temps reculés. Ces idiomes se sont transmis de génération en génération sans presque subir de modification. S'ils se sont légèrement différenciés dans la prononciation, ils sont restés inaltérés dans ce qui est essentiel, le vocabulaire et la syntaxe. Nos patois ne sont donc pas des jargons provenant de l'altération du français : ce sont les formes actuelles authentiques du parler séculaire de notre pays. En cette qualité, nos patois font partie intégrante de notre patrimoine national. Ils concourent à constituer cette entité qu'est le Jura et ne sauraient disparaître sans que du même coup s'évanouisse l'un des éléments qui donnent le plus de cachet et de relief à notre race et qui lui confèrent son originalité.

Notes biographiques.

Dans sa notice sur Jean Henry Jaquerez, publiée par *l'Annuaire du Jura bernois pour l'année 1875*, Xavier Kohler indique 1715 comme année de sa naissance; il n'a pu d'ailleurs se procurer son état-civil. Grâce à un certificat délivré par le pasteur de Tavannes et Chaindon, F. L. Perregaux, et que nous transcrivons textuellement, il est possible de fixer l'année de naissance de Jaquerez et son ascendance :

„Je soussigné certifie qu'honnête Jean Henry Jaqueré auquel je remets le présent est né de légitime mariage d'Henry Jaqueré de Sacourt dans la Prévauté protestante de Moutier Grand Val Evesché de Basle et d'Eve Desvoignes du dit lieu, que le St-Baptème lui a été administré le 13 décembre de l'année 1711. Et qu'après avoir été instruit dans la Sainte Religion dont nous faisons profession par la grâce de Dieu il s'est toujours comporté d'une manière sage et bien réglée et ce non seulement parmi nous mais aussi autant qu'il peut nous en estre connu pendant le séjour

qu'il a fait en France, en sorte que nous ne pouvons que luy accorder le témoignage le plus favorable et le recommander très affectueusement à la protection Divine et à la bienveillance chrétienne de tous ceux auxquels il produira le présent, au quel foy doit être adjouttée comme étant conforme à la plus exacte vérité, aussi l'avons-nous scélé du cachet de nos armes à Tavanne le 15 février 1740.

F. L. Perregaux, past.

Un autre point de la biographie de Jaquerez qui n'avait pu être fixé jusqu'à ce jour était la date de son départ pour Paris et la durée des séjours qu'il y fit. Or voici une pièce qui nous renseigne complètement à ce sujet. Elle indique que Jaquerez avait 24 ans lorsqu'en 1735, il fit son premier voyage en France; qu'en 1739 il revint au pays et présenta une première requête au Prince-Evêque afin d'être admis à l'examen de notaire, mais que cette requête n'ayant pas eu de succès, Jaquerez repartit pour Paris en 1740 et ne revint au pays qu'en 1745. Le premier décembre 1745 il subit avec succès l'examen de notaire et prête serment au château de Porrentruy (Matricula notariorum, page 44).

„Reverendissime, illustrissime

très gracieux souverain Prince et seigneur

Remontre en toutes humilités Jeanhenry Jaquerez de Saicourt dans la Prevotez de Moutier Grandval qu'en mille sept cent quarante ayant eu l'honneur de présenter une très humble requette à feu son Altesse Reverendissime d'heureuse mémoire pour qu'il luy plut permettre qu'il fut admy a l'examen de noteriat ce que n'ayant pu obtenir à cause des troubles dont l'Etat était agitez, le suppliant ce voyant hors d'espérance d'y pouvoir etre admy prit le partit de retourner a Paris ou il avait déjà demeuré pendant cinq ans et où il a encore resté jusqu'en juin mille sept cent et quarante cinq auquel temps il reçu une lettre de se rendre incessamment a Porrentruit suivant les ordres qu'il en avait reçu de Monseigneur Delanzée pour y être examiné ce que j'ay fait aussyot que mes petites affaires me l'on pu permettre. C'est pourquoi je viens en toutes humilités suplier votre Altesse Reverendissime et Illustrissime volloir bien m'accorder la grace d'etre admy a l'exament suivant le gratieu apointement qu'il lui a plut accorder au suppliant dans la première requête, ce qui obligera le suppliant de faire continuallement des vœux au Ciel pour la santez prospérité, long et heureux gouvernement de Votre Altesse Reverendissime comme estant avec une entière soumission et respect à votre Altesse reverendissime.

Le très humble et très obeissant serviteur et fidèle sujet.

J.-H. Jaquerez.

Henry Jaquerez, après une jeunesse orageuse s'établissait en 1745 à Saicourt en qualité de respectable notaire; en 1759 il s'y mariait et n'en sortait plus jusqu'à sa mort survenue en janvier 1792¹.

¹⁾ Les archives de l'ancien évêché contiennent 8 pièces intéressantes concernant Jaquerez et qui m'ont été obligéamment communiquées par M. Kurz, archiviste de l'Etat. J'ai donné le texte de deux d'entre elles en leur conservant leur orthographe originale.

Maudelon au mère.

Ma foi chiau, ot mon apiagie qu'a y
éla causi tu les sias y yiai demanda,
a ne la pe renayie...

Henry Colin.

Que dématan sa le poa, atoato, lache
me fâre. Ce le diabe le davapare, y...

Maudelon au mère.

Poidé ontia y vos consia de vos abayie
a voirde, devodebonsia.

Henry Colin.

Bonsia ma feuye.

(il parle seul)

Se le diabe n'y au, se nos n'y sont,
atot atot poa di diabe...

Ma foi si, on m'a assuré qu'il y
allait presque tous les soirs, je
le lui ai demandé, il ne l'a pas
renié...

Que le c... aille au diable, attends,
attends, laisse-moi faire, si le dia-
ble devait le prendre, je...

Pardine, oncle, je vous conseille
de vous mettre à surveiller,
Dieu vous donne le bonsoir.

Bonsoir ma fille.

Si le diable n'y est, si nous n'y
sommes aussi, attends c... du
diabe.

Scène troisième.

Henry Colin court chez soi.

Ah, séte bin le diabe o la tête fotuete
caroigne, d'atodore si poa.

Madyiton.

Tiu moi...

Henry Colin.

Commo bograsse, tolaneu si ne te
tapa.

Ah, tu as bien le diable à la tête
foutue car... de fréquenter ce
c...

Qui moi?..

Comment bougresse, credieu si je
ne te rosse.

(Il prend un bâton lui en donne sur le doz et la met à la porte).

Madyiton.

Euheu, mon due mon père qui se
maulayerouse, chanse la neu quassa
sa vin ce tu sia qui ne lovro avos lu.

Heu heu, mon Dieu mon père que
je suis malheureuse; hélas, que
sera-ce s'il vient ce soir et que
je ne passe la veillée avec lui.

Henry Colin.

Quance que te di carougne au demauto
atotatot.

Qu'est-ce que tu dis, ch... au dia-
ble, attends, attends.

(Il prend un bâton, lui en donne une
seconde dose, la prend par le bras
et l'envoye coucher.)

Si le diabe te davas pâre y te taros
chien de tieut, que ton poa ne
t'apreuchere pu d'au qui daros voie-
tie tote la neu.

Si le diabe devait te prendre, je
te tiendrai de si près que ton
c... ne t'approchera plus, même
que je devrais garder toute la
nuit.

Scène quatrième.

Pieros.

Quâvos pare.

Henry Colin.

Ne me dire pe que si diabe de poa
vin sodure Madyiton a qu'a yin to
lés sias couchie avos lè.

Pieros.

A Diabe o, quanda-pâre a sait faut
bayie ovoirdé poidé a ny a point
d'aza a lu, a la lés étoirées oragi.

Henry Colin.

O pai mafoi mou fe, lache fâre, Diabe
aballe, si ly péloz acrochie, si ne
l'assonneroz, y l'aparoz a veny baussa
par ci.

Pieros.

Quaneda vos farabin-pâre.

Henry Colin.

Demanto la neu, s'y ne l'y ront bras
a chambes, a le grougnat atot atot
aho diabe.

Pieroz.

Mafoi pâre, nôte Madyiton n'au quene
dobe.

Henry Colin.

Ah! mes bêlofons, fauté que yo ayu
tant de mau de ly pourcherie di bin
pou si poa; n'yo tolamâ de si vie
y asnetale¹ de mon bin si le pro.

Pieros.

Comme digivos pare aha quanda vos
a rajon.

Henry Colin.

Pieroz...

Pieroz.

Haé

Henry Colin.

Tâte bin qu'a nos faut fâre.

Pieroz.

Quaneda neyo.

Qu'avez-vous père?

Ne pas me dire que ce diable de
co... vient séduire Madyiton et
qu'il vient tous les soirs cou-
cher avec elle.

A diable oui, certes père, il faut
se mettre à surveiller, il n'y a
pas à se fier à lui, il a les sens
enragés.

O, par ma foi mon fils, laisse-
moi faire, Diable, si je pouvais
l'y surprendre, je l'apprendrais
à venir rôder par ici.

Certes vous ferez bien, père.

Que diable m'emporte, si je ne
lui romps bras et jambes; ah
le goret, attends, attends, aho
diable...

Ma foi, père, notre Madyiton n'est
qu'une folle.

Ah mes enfants, faut-il que j'aie
eu tant de mal pour lui procu-
rer du bien pour ce c... elle
n'aura de sa vie un liard de
mon bien si elle le prend.

Comment disiez-vous père, aha,
certes vous avez raison.

Pierre

Hé

Sais-tu bien ce qu'il nous faut
faire?

Certes non

¹ Ilisible dans l'original.

Henry Colin.

Ma foi nos velo allâ cotâ les poartes
de la grange ap ce di l'eudevan.

Pieros.

Quaneda pâre y a bin froma cé de
l'eudevant.

Henry Colin.

Nos velo ma foi retieula le chea con-
tre les poartes derez atot qui yi so-
bousse pieros.

Pieros.

Ma foi y bousse tant qui peu.

Henry Colin.

Bon ma foi a yau, si le diâbe le davas
pare se ne l'œuvre retépe.

Pieros.

Pâre...

Henry Colin.

Haé

Pieros.

Quaneda afau bochie la fenêtre de
l'étabye es beux.

Henry Colin.

Diabe abate ce no, té mafoi rageon
Pieroz, atotatot.

Pieroz.

Quaneda nos velan dremy pare

Henry Colin.

Ma foi taussabin qu'o.

Pieroz.

Dévote bonsia pâre

Henry Colin.

Bonsia mon fe. Ha mes bélوفans.

Scène cinquième.

La petite Oriélez.

Don bongeo M. le Justisie

Henry Colin.

Le diabe taraza, te ne vaut mie meu
que lé bograsse.

Ma foi nous voulons aller barri-
cader les portes de la grange
et celle de devant.

Certainement père, j'ai bien fermé
celle de devant.

Nous voulons, ma foi, reculer le
char contre les portes de der-
rière — attends que j'y sois,
pousse Pierre...

Ma foi je pousse tant que je peux.

Bon, ma foi il y est, si le diable
le devait prendre il ne l'ouvrira
pas.

Père...

Hé?

Certes il faut boucher la fenêtre
de l'étable aux bœufs.

Diable encore cela, tu as ma foi
raison, Pierre, attends, attends.

Certes nous voulons dormir père.

Ma foi tu sais bien que oui.

Dieu vous donne le bonsoir père.

Bonsoir mon fils, ah mes enfants!

Je vous donne le bonjour M. le
Justicier.

Le diable t'écrase, tu ne vaux pas
mieux qu'elle, bougresse.

La petite Oriolez.

Eh bon dieu questso qui vos zas; été
vos grin contre met

Henry Colin.

Te sobye te par ta foi qui ne le fare
peêtre, se le diabe n'y au, se vos ne
me bayies prou les ocausions.

La petite Oriolet.

Hé mafet y ne cudé pai que y aye tet
fait qui ne fusse de faire.

Henry Colin.

Aé, saubin le diabe, y ta bota avos
ma bachate, pou pare garde à lé
a te seufre que si poa ale couchie
avos Madyiton.

Madyiton

(la pousse et lui dit tout bas)
Dit que nenua

La petite Oriolet.

Es dire Diablema qu'a y'y fusse, cu
asse que dit so...

Henry Colin.

Sau bin le diabe si ne le sa man se
le diabe vos davas pare y vos
ayuëras.

Pieroz.

Quaneda pâre a n'y à qua l'oviere a
Bearne.

(Madyiton à part)

Maufa obin sa velos Chauselaneu qua
sa qu'Henry Choula ny vougne ache-
bin, qua me la dit.

Henry Colin.

Ma foi té rageon man sau le diabe
qua nos a cotera trop.

Pieroz.

Quaneda o trobin.

Le mère.

Bonvêpre - aye-vos, bonvêpre - aye-
vos.

Eh! bon Dieu, qu'est-ce que vous
avez; êtes-vous fâchée contre
moi?

Te semble-t-il, par ta foi, que je ne
devrais pas l'être? Si le diable
n'y est, si vous ne m'en donnez
assez les occasions.

Hé, mafi, je ne croyais pas que
j'aie fait telle chose qui ne fusse
de faire.

Hé, c'est bien le diable, je t'avais
mis avec ma fille pour prendre
garde à elle et tu souffres que ce
c... aille coucher avec Madyiton.

Dis que non!

Est-ce dire, diantre, qu'il y fut,
qui est-ce qui dit cela?

C'est bien le diable si je ne le
sais, mais si le diable vous de-
vais prendre, je vous arrange-
rai.

Certainement père, il n'y a qu'à
l'envoyer à Berne.

Ma foi, eh bien s'ils veulent, mon
Dieu, qui sait si Henri Choula
n'y ira ainsi qu'il me l'a dit.

Ma foi tu as raison, mais c'est le
diable qu'il nous en coûterait
trop.

Certes, beaucoup trop.

Bonnes vêpres vous soient don-
nées...

Henry Colin.

Deslevoro...

Le mère.

Qué boune novale...

Henry Colin.

Qué diabe o sayo, y so che grain que yoragea.

Pieroz.

Quaneda o...

Le mère.

A mes belofan quance qua y a.

Henry Colin.

Oh que diabe o sayo.

Pieroz.

Quaneda non.

Le mère.

Et vos saraté ariva queque chose que nalle pe bin.

Henry Colin.

Sau bin le Diabe.

Pieroz.

O ma foi...

Le mère.

Et poidé vos m'étonnas.

Henry Colin.

Y le seu ma foi bin tant que vos

Pieroz.

Queneda o

Le mère.

Et mon due mon pere, et marne¹

Douvit.

Due vos éda...

Le mère.

Délevorodé Douvit

Douvit.

Vos a té di la novalle des aimoureux de sa feuye...

Henry Colin.

Eh, que le Diabe chieye es amoureux.

Dieu vous le rende.

Quelle bonne nouvelle?

Que diable en sais-je, moi, je suis si fâché que j'enrage.

Certes, oui.

Oh! mes enfants qu'est-ce qu'il y a?

Oh! que diable en sais-je moi

Certes non.

Et vous serait-il arrivé quelque chose qui n'aille pas bien?

C'est bien le diable.

O ma foi!

Eh! tiens, vous m'étonnez.

Je le suis, ma foi, autant que vous.

Certes oui.

Eh! mon Dieu, père, êtes-vous égaré?

Dieu vous aide!

Dieu vous le rende, Douvit.

Vous a-t-il dit la nouvelle des amoureux de sa fille?...

Eh! que le diable ch... aux amoureux!

¹) Illisible dans l'original.

Le mère.

Quel amoureux...

Douvit.

O mes belofans, ô ne le sate vos pe.

Le mère.

Hé ma foi neyo.

Henry Colin.

Diabe araza la carougne.

Pieroz.

O ma foi pâre...

Douvit.

Maufit sau dinche, oha...

Le mère.

Et man ne saroyo savoi ce que sau.

Douvit.

Et mafi y vos le diros bin moi.

Henry Colin.

Ah mes belofans

Pieroz.

Quanneda

Le mère.

He man...

Douvit.

Mauleroux, se niun le sa meu que
vote Maudelon.

Pieroz.

Quaneda non

Henry Colin.

Saubin le Diabe si ne la saa

La Dreuye.

Due vos eda notes geos

Le mère.

Délevorodé, Annelet vint au coté

Douvit.

Vin t'édie a consola M. le Justisie

Henry Colin.

Diabe si consola

Pieroz.

O quaneda, poidé...

Quels amoureux?

Oh! mes amis, oh! vous ne le savez
pas?

Hé ma foi non.

Le diable écrase la car...

Oh! ma foi père...

Mafi c'est ainsi, aha...

Et mais, ne pourrais-je savoir de
quoi il s'agit?

Eh! mafi, je vous le dirais bien
moi.

Ah, mes enfants!

Certes.

Hé mais...

Malheur si personne ne le sait
mieux que votre Maudelon.

Certes non...

C'est bien le diable si elle ne le
sait.

Dieu vous aide, nos gens.

Dieu vous le rende, Annelet; venez
donc ici.

Viens aider à consoler M. le Jus-
ticier.

Diable oui, consoler...

O certes, pardi!

Le mère.

O poidé ce seyo au bou de mes sciences

La Dreuye.

A quavos monsieure le mère

Le mère.

Sau bin le diabe

La Dreuye.

Vos êtes ebaubi de ce que nos on des amoureux.

Pieroz.

O quanneda té lé trova Annelet

Henry Colin.

Ce le diabe n'y au

Douvit.

O la la sau dinche, mofit sau inbé alla péa.

Le mère.

Et man poidé ce me diri vos bin ce que sau que ces amoureux.

Pieroz.

O ma foi

La Dreuye.

Diabe araze le poa, avate vouva von édiabe a va boussa.

Douvit.

Maufit sauta fâre a lu...

Henry Colin.

Ah le Diabe si fasse...

Pieroz.

O quanneda pâre...

Le mère.

Ma foi ce ne myatoyo pu ro

La Dreuye.

Ma foi a lare vos voira pea

Henry Colin.

Diabelama de sa vie

Pieroz.

Non quaneda pare

Douvit.

Mon belome vos voira vos voira

Oh pardi! je suis au bout de mes sciences.

Ah! qu'avez-vous Monsieur le maire?

C'est bien le diable.

Vous êtes étonné de ce que nous ayons des amoureux.

Oh! certainement, tu l'as trouvé Annelet.

Si le diable ne s'en mêle.

Oh! la la, mafi c'est ainsi, c'est un joli, allez seulement...

Mais, pardi, dites-moi donc ce que c'est que ces amoureux.

Oh! ma foi.

Le diable écrase ce c... devinez donc où diable il va... pousser?..

Mafi c'est son affaire à lui...

Ah! le diable y fasse.

Oh! certainement père.

Ma foi je ne m'y entends plus du tout.

Ma foi, il l'aura vous verrez bien.

Jamais de sa vie.

Non, certes, père.

Mon bel homme, vous verrez, vous verrez.

Pieroz.

Diabo...

Le mère.

Saraso queqn que voira voi vote Ma-
dyiton mangraa vos...

Henry Colin.

Qué diabe nausse don...

Pieroz.

O quanneda

Le mère.

O mes belofans tiu ausse...

La Dreuye.

Ave mon be M. le mère ce vos le
savy.

Pieroz.

O ma foi...

Douvit.

Maufit sat ai faire a lu.

Henry Colin.

Saubin le Diabe, atotatot lacheme fâre
chu ma foi de Due

Pieroz.

Ma foi ô pâre...

La Dreuye.

Tozalaro qua vos sea

Piera.

Quanneda

Le mère.

Chantonne se vos ne m'émagie.

Douvit.

La la M. le mère y vos le dira mafi
bin.

Le mère.

O poidé te me faroz piagi

La Dreuye.

He ma foi avos ne sea ros monbe M.
le Justisie. Diablaton sarin té de se
pu aumas, apdauli M. Pargo li baye
tote les intrigue dy Diabe.

Diable!

Serait-ce quelqu'un qui viendrait
voir votre Madyiton malgré
vous?

Qui diable est-ce donc?

Oh! certes.

Oh! mes enfants, qui est-ce?

Ah, mon beau M. le maire, si
vous le saviez!

Oh! ma foi...

Mafi, c'est son affaire à lui.

C'est bien le diable, attendez, at-
tendez, laissez-moi faire, sur ma
foi de Dieu.

Ma foi mon père...

A quoi tout cela vous servira-t-il?

Certes.

Du diable si vous ne m'étonnez.

La la, M. le maire, je vous le di-
rai bien, mafi.

Oh! pardieu, tu me ferais plaisir.

Hé ma foi, il ne vous sied rien,
mon beau M. le Justicier; ils
seraient sots de ne se plus ai-
mer et puis, M. Pargo lui donne
toutes les intrigues du diable.

Henry Colin.

Toza la ro qui los dota

Pieroz.

O poidé non

Douvit.

Pione mes bales geos.

La Dreuye.

Alas pea, alas pea.

Le mère.

A diabe vos oragea.

La Dreuye.

To sa la neu monsieu le mère qui vos
le cachés pu.

Pierro.

Quaneda non Annelet.

Henry Colin.

Ah le Diabe si dige, auvate vou va a
quaraza le poaa.

Le mère.

Aha yotos yotos sau le boube Henry
Choula que vin voi Madyiton.

Pieroz.

O quaneda.

Douvit.

Anedonte M. le mère que M. le Jus-
ticie a in brave gindre, et maule pro-
gne sa lo sara avoi in moiyou —
a laudrant ossymbye pare des re-
noye, lu lesparas, Madyiton les
écourchere...

La Dreuye.

Prode Henry Colin.

Henry Colin.

To sola neu, si ne seu an nom de li
rontre les bras a les chambes la
carougne au Diabe.

Douvit.

Odé o, tua las péa maulrou si ros a
vos-sea.

Attendez donc que je la dote.

Oh! pardi non!

Paix mes belles gens!

Allez seulement, allez seulement!

Oh, le diable vous enrage!

Monsieur le Maire je ne vous le
cacherai plus.

Certes non, Annelet.

Ah! le diable lui dise — devinez
donc où va caresser ce porc?

Ha ha! J'entends, j'entends; c'est
le garçon Henry Choula qui
vient voir votre Madyiton.

Oh! certes.

N'est-ce pas, M. le maire, que M.
le Justicier a un brave gendre;
et diable le prenne s'il pouvait
en avoir un meilleur. Ils iront
ensemble prendre des grenouil-
les : lui les prendra, Madyiton
les écorchera.

Attrape! Henry Colin.

Diantre, si je ne suis capable de
lui rompre bras et jambes à la
car... au diable.

Ah! bien oui, tuez-la seulement mal-
heureux, s'il ne vous sert à
rien...

La Dreuye.

Tozalaro le diabe ne vau pe pé que
so petit poa.

Le mère.

Sara bin le Diabe qu'o ny seu bota
oardre.

Pieroz.

O quaneda.

Henry Colin.

Ma foi de due y yi boteras Annelet si
le Diabe les davas pare y voiétra
chebin...

Pieroz.

O quaneda pâre.

Le mère.

Et pa la sandezé os dau que nos nos
y darin tu motre.

La Dreuye.

Diabla ro qua vos sea.

Douvit.

Odé non dé non, maufi non a cra.

Pieroz.

Quanneda le Diabe le para bin.

Le mère.

Ot le bon due demoure avos vos,
adde sidos, dévode Consia.

Henry Colin.

Ah mes bés lofans, bonsiarayevo M.
le mère.

La Dreuye.

Atote me y vela avos vo M. le mère
dévodé bonsia, bonne neu.

Pieroz.

Diabe la voire bonne.

Henry Colin.

Non ma foi mon fe y tapiage.

Douvit.

Maufi vos voila dans la race des poa
alas péa, dévodébonsia, ame faut
ala fâre la marode.

Le diable ne vaut pas moins que
ce petit co...

Ce serait bien le diable qu'on n'y
put mettre ordre.

Oh, certes!

Ma foi de Dieu, j'y mettrai ordre,
Annelet, si le diable les devait
prendre — je garderai si bien ..

Oh! certes père.

Et, par la Saint Dizier oui, dès
que nous devrions tous nous y
mettre.

Diable, il ne vous sert à rien.

Oh! certes non, non, ma foi non
je crois.

Certes le diable le prendra bien.

Et le bon Dieu reste avec vous,
adieu; Dieu vous donne le bon-
soir.

Ah, mes enfants! bonsoir M. le
maire.

Attendez-moi, je veux aller avec
vous M. le maire, Dieu vous
donne bon soir, bonne nuit.

Diable elle sera bonne.

Non ma foi, mon fils, je t'assure.

Ma foi, vous voilà dans la race
des porcs, allez, allez, Dieu
vous donne le bonsoir, il me
faut aller faire le souper.

Henry Colin.

Bonsiarayevos Douvit — Diabe araza
le poa, au va —

Pieroz.

Quanda pare, aly faura matre eune
fourchate; quand le voila pare.

Bonsoir à vous, Douvit, le Diable
écrase le porc, va!

Certes père, il lui faudra mettre
une fourchette; tiens le voilà
père.

Scène sixième.

Henry Choula.

Bonvépre ayevo.

Henry Colin.

Le Diabe que te progne, poa di Diabe.

Pieroz.

O quaneda pâre.

Henry Choula.

Que mille di maule avos parain.

Henry Colin.

Sau bin le diab ce te ne le sais bin
foutu laron que té, a tapartin bin de
veni sodure ma bâchate comme te
fais.

Pieroz.

O poidé o.

Henry Choula.

Maufit Maufit sarte vos nas vo faute.

Henry Colin.

De ne mearde o ton nâs poa ne veute
pe very me deroba mon afant tosa-
lama di ta vie te mo rechapos¹ fotu
coquin.

Piéroz.

Non quaneda pare.

Henry Choula.

Mauldaró qui vos dota, ototevosbin,
alas vos pea fare a fotre.

Henry Colin.

Commo vantre chin poa di diabe ato
bogre que té, y te le motreras com-
me te te fos de moi.

Bons vêpres vous soient données!

Le diable te prenne, c... au diable!

Oh, certes père.

Quels mille diables avez-vous par-
rain?

C'est bien le diable si tu ne le
sais, foutu larron que tu es; il
t'appartient bien de venir séduire
ma fille comme tu le fais.

Oh, pardi oui!

Mafi, mafi, en serait-il ainsi,
vous n'avez pas besoin de...

D'une m... à ton nez, coch...
n'essaye pas de me venir déro-
ber mon enfant; jamais de ta
vie, tu m'entends, f... coquin.

Non, certainement père.

Certes je l'aurai, entendez-vous
bien et allez seulement vous
faire f...

Comment ventre chien de p... du
diable, bougre que tu es, je te
le ferai bien voir, si tu crois te
f... de moi.

¹) Rechapos et rechapis, injure dont le sens nous est inconnu.

Piéros.

Quaneda pâre vos a râgeon.

Henri Choula.

Maulda pu qua mochande vos que de ran, a y laras bon gras maugras vote dot.

Pieroz.

Diabe ato péa te la tinge...

Henry Colin.

Et sara bin le diabe que te vouye être maître atot bogre que tés.

(Il prend un bâton et lui court après.)

Henry Choula.

Mauldaneu si ne me fos de vos, aprechue tola neu vos o rechapis¹ a pie echu, y vos a bayeras tant jeuque le maule vos paré oh cra qui me moqua mauldaneu bin de vos.

Pieroz.

Ma foi pâre a n'y ape d'aza o si poa lachie lo nos le voiterans ochie-nos adauyl nos le fareran.

Henry Colin.

Ah, le diabe si fara a quaraza le poa. Chanere la maa de sa vie qua la posseda y la tueros putot.

Pieroz.

Ma foi mon pâre, aho, Diabe.

Henry Colin.

Hé, mes bélofans mounas mon afan maugras moi, ochie ces poas, la race di Diabe...

Pieroz.

O ma foi.

Henry Choula.

Nos sons mauldaneu pu braves que

Certes, père, vous avez raison.

D'autant plus qu'il me chaut de vous comme de rien, et je l'aurai bon gré mal gré votre dot.

Diable, attends seulement, tu la tiens déjà!

Ce serait bien le diable que tu veuilles être maître, attends bougre que tu es.

Morbleu si je me f... de vous; approchez donc, sacrebleu, vous entendez canaille, je vous en ficherez jusqu'à ce que le diable vous prenne; oh, je crois que, nom de bleu, je me moque bien de vous.

Ma foi père il n'y a pas à se frotter à ce p... laissez-le; nous le guetterons chez nous, et alors nous l'étrillerons.

A le diable y serait qu'elle carresse ce c... jamais de sa vie il ne la possédera, je la tuerai plutôt.

Ma foi, mon père, eh oui, diable.

Hé, mes bons enfants! conduire mon enfant, malgré moi, chez ces c... la race du diable.

Oh ma foi!

Nous sommes n. de D. plus braves

¹) Rechapos et rechapis, injure dont le sens nous est inconnu.

vos, vos ne dary au moins ro dire,
o vos cougnas bin ala péa.

que vous; vous ne devriez au
moins rien dire, on vous con-
naît bien, allez donc!

Scène septième.

Taton.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Que veute.

Taton.

Ecoute ci, pardia sau todebon.

Madyiton.

Maufa nef a qui n'ozeroz.

Taton.

Vin pea peute dobe, maufa ca n'au
ros de mau.

Madyiton Colin.

Que veux-tu?

Ecoute ici pardi, c'est pour de bon.

Ma foi non, que je n'oserais ...

Viens seulement, vilaine folle, ce
n'est rien de mal.

(Elle s'en va, Taton lui donne une lettre.)

Tin, voite ci ne lattro qu'Henry Choula
t'ovie.

Tiens, voici une lettre qu'Henry
Choula t'envoie.

(Madyiton prend la lettre et lit)

Ma chère Maîtresse,

J'ai beau regarder toutes les filles du monde
Je n'en vois point de plus à mon gré que vous
Il n'y a que vous seule que je puisse aimer
Soyez-moi toujours fidèle comme je vous
Suis fidèle, n'écoutez personne, pas même
Votre père; n'écoutez que votre amour et moi
Qui suis votre très obéissant serviteur.

De ma boutique, ce 16 may 1739.

Henry Paroz.

Madyiton.

Hi hi, tiude te qua dije la voirta, maufa
y ne tyudape...

Hi hi, crois-tu qu'il dise la vérité
ma foi, je ne le crois point.

Taton.

O chiau pardie y t'apiagea.

O si, pardi! je t'assure.

Scène huitième.

Bon ami.

Due vos de bonjoue M. le Justicie.

Dieu vous donne bonjour, M. le
Justicier.

Henry Colin.

Bonjourayevos.

Le bonjour ayez-vous.

Bon ami.

Veni vos au motio.

Henry Colin.

Mafoi aye, atote me, nos odrant osim-bye.

Bon ami.

Maufet, M. le Justicie saut a fâre a vôté Madyiton pou avoi des amoureux.

Pieroz.

Diabô.

Henry Colin.

Quel amoureux.

Bon ami.

Maufet le petit Henry Choula.

Henry Colin.

Et le diabe y sara bin.

Bon ami.

Maufet y las vu cetu matin se fourra pa la fenêtre de l'étabye es buefs, même qu'a y au causi demouera.

Pieroz.

Vantre dé sa yeu pea pouyu demoura quaneda nos larin farâs.

Henry Colin.

Que le diabe abate le poa, a le coquin, le laron, a la bougresse, tant qui li avos défodu de ne li pugeausa, a que nos avin chebin fromas tot les euches, que le mille di Diabe araza le bausse mearde, a fau mafoi de Due qu'y l'atrapos ce le Diabe le davas pare.

Pieroz.

O quaneda pâre.

Bon ami.

Maufet vos ne sary, a l'au pu fin que vos mon belomme, cra que vos y êtes, les Choula son des hommes ala péa, aha...

Venez-vous à l'Eglise ?

Ma foi oui, attendez-moi, nous irons ensemble.

Mafi, monsieur le justicier, elle s'y entend votre Madyiton pour avoir des amoureux.

Diable oui.

Quel amoureux ?

Ma foi, le petit Henry Choula.

Et le diable y serait bien !

Ma foi, je l'ai vu ce matin se fau-filer par la fenêtre de l'écurie aux bœufs, même qu'il y est presque resté pris...

Ventre dieu, s'il y était seulement resté, certes nous l'aurions „ferré“.

Que le diable écrase le porc, ah le coquin, le larron, ah la bougresse, tant que je lui avais défendu de ne lui parler, et que nous avions si bien fermé les issues; que les mille diables écrasent le pousse-m... Il faut ma foi de D... que je l'attrape, si le diable devait le prendre!

Oh! certes père.

Ma foi vous ne pourrez, il est plus fin que vous, mon cher, je crois que vous y êtes, les Choula sont des hommes, allez seulement, aha!

Pieroz.

Ma foi nos a sontachebin.

Bon amy.

O mafet... man.

Henry Colin.

Man qua, vos tiudie qui ne le mayeraipe, che faras mafoi, dau, pa la Sandéqua mo dara côtâs cent livres, y les arrangeras, ce le diabe les davas pare.

Pieroz.

O ma foi o dau poidé...

Bon amy.

Dau qua, mafet vos ne sary mes ofans, contas pea que diabe lamas d'autre las que lu.

Pieroz.

Ecoute voi, ma foi a sonne osymbye van vitemo.

Scène neuvième.

Henry Colin.

Sai te bin qui m'a musa Pieroz.

Pieroz.

Mafoi neyo pare.

Henry Colin.

Mafoi de due a nos la faut bota ochie Josaphe Gole, a les voirderé bin, ce le diabe les davas pare...

Pieroz.

O poidé, o quaneda lo voila que vin atote lo...

Josaphe Gôle.

Du vos baya le bonjou, tus.

Henry Colin.

Bonjovrayevos, mafoi vos voici bin apoin.

Pieroz.

O quaneda...

Josaphe Gole.

Ha que yara te pou vote sERVICE.

Ma foi! nous en sommes également.

Oh! ma foi... mais.

Mais quoi, vous croyez que je ne le materai pas, je le ferai ma foi, dut-il, par la Saint-Dizier, nous en coûter cent livres, je les arrangerai, si le diable les pouvait prendre.

Oh! ma foi oui, dès que parbleu, il...

Dès que, ma foi, vous ne pourriez mes chers enfants, contez seulement qui diable l'aime d'autre que lui.

Ecoutez donc, ma foi il sonne ensemble allons vite.

Sais-tu bien ce que j'ai pensé Pierre?

Ma foi non père.

Ma foi de Dieu, il nous la faut mettre chez Joseph Gole, il les gardera bien, si le diable les devait prendre.

Oh! pardi, oh! certes! le voilà qui vient attendez-le.

Dieu vous donne le bonjour, à tous.

Bonjour ayez-vous, ma foi vous voici bien à point.

Oh! certes.

Ah! qu'y aura-t-il pour votre service?

Henry Colin.

Ma foi y vos le diras bin Josaphe, taussa bin que vos sate ancou meu que moi qui ne saroz voirda ma bâchate de su petit poa, y osse ma foi de due tote magie, adauli y vos veloe dire ce vos ne la voury pe pare ochie vos cet euvea, diablagnum ya tet que la voiridé meu que vos.

Pieroz.

O quaneda non.

Josaphe Gole.

Mafoi saut eune chose bin difficile d'otrepares a encore pu de voirda, par ce que su boube a tote les etoaries et les malices qu'un homme peut avoi, man to çò qui pourra fâre y vos promau de le faire, sa piatadue.

Henry Colin.

Et bin ma foi de due nos velos eprevas y vos l'ovieray cetu sia couchie o parchant de l'école.

Joseph Gole.

Et bin vos nas que l'oviere, y fara tot so qui pourra, y vos apiagea, due vos de bonsia.

Henry Colin.

Bonsarayevos, nos demoueros don dinche.

Josaphe Gole.

Maufet o, ce vos vela.

Madyiton.

Dévodé bonvêpre.

Joseph Gole.

Bonvêpre ato madyiton, adauly comme l'atote Madyiton, ma foi y te le di de bin a de pache, ce te veut que nos sin amy, n'atodore pu su poa et a qua muse te de t'amusa avos si boube, a n'y a na mafoi peape un

Ma foi, je vous le dirai bien Joseph; tu sais bien que vous savez mieux que moi, que je ne peux garder ma fille de ce petit c... j'en suis, ma foi de Dieu, tout étonné, alors je voulais vous dire, si vous ne la voudriez prendre cet hiver, il n'y a personne qui me la garde mieux que vous.

Oh! certes non.

Ma foi c'est une chose bien difficile à entreprendre et encore plus à garder, parce que ce garçon a toutes les rouerries et les malices qu'un homme peut avoir; tout ce que je pourrai faire, je vous promets de le faire, s'il plaît à Dieu.

Eh bien, ma foi de Dieu, nous allons essayer; je vous l'enverrai ce soir, coucher, en partant de l'école.

Eh bien, vous n'avez qu'à l'envoyer; je ferai tout ce que je pourrai, je vous assure. Dieu vous donne bonsoir.

Bonsoir, nous en restons donc là.

Ma foi oui, si vous voulez.

Dieu vous donne bonne vêprée.

Bonne vêprée à toi, Madyiton, alors comment l'entends-tu, Madyiton? ma foi je te le dis bien à la bonne, si tu veux que nous soyons amis, ne fréquente plus ce p... et à quoi songes-tu de

au velage qui ne presse devant lu,
te da savoi la naution que sau, ne
bachate quo ta que peu o n'avoi
de bonne famille a d'honnête geoz,
ayue qu'a n'y a pe d'honneur d'ato-
dre ce l'ecourche renouye.

Madyiton.

Hi, hi, quaneda.

Josaph Gole.

Ma foi a n'y ap de quaneda, y t'apia-
gia que si l'acrocha ci, qui le tour-
cheneras d'eune façon qu'a so sware
tot de sa vie; a ta y te riemeras
sau ne grosse vargoigne qu'in afan
vouye être matre de son pare... so
sare in bel honneur a ta tian o te
diron poarche d'ene rive true de
l'atre.

Madyiton.

Devodebonsia.

Josaphe Gole.

Bonsia, muse impo o so qui ta dit.

Madyiton.

Hi, hi, aye. Cagie vos pea.

t'amuser avec ce garçon? Il n'y
en a ma foi pas un au village qui
ne passe avant lui, tu dois savoir
la nation que c'est; une fille com-
me toi, qui peut en avoir de bonne
famille et d'honnête gens, au lieu
qu'il n'y a pas d'honneur de fré-
quenter cet écorche-grenouille.

Hi, hi, certes.

Ma foi, il n'y a pas de certes, je
t'assure que si je l'attrape ici,
je le giflerai d'une façon qu'il
s'en souvienne toute sa vie, et
toi je te fouetterai — c'est une
grande honte qu'un enfant veuille
être maître de son père — Ce
serait un bel honneur pour toi
quand on te dirait coche par ci,
truie par là.

Dieu vous donne bonsoir.

Bonsoir, réfléchis un peu à ce que
je t'ai dit.

Hi hi, oui, taisez-vous seulement.

Scène dizième.

David Gole.

Pare, pare o qui a tet, quaneda le
petit Henry Choula au couchie avos
Madyiton Colin.

Joseph Gole.

Atot atot ne dire ro, il le velas ayuere.

Père, père, ô qu'y a-t-il? le petit
Henry Choula est couché avec
Madyiton Colin.

Atteends, attends, ne dis rien, je
vais l'arranger.

(Il monte là-haut, il le trouve dans le lit avec Madyiton, il le prend par
les cheveux et le tire hors du lit et dit)

Quausse que te tiue ci o ce té oures
fotu coquin que té, y taparas à veni
la neu dans ma mageon.

Qu'est-ce que tu cherches ici à de
telles heures, f... coquin que tu
es, je t'apprendrai à venir la
nuit dans ma maison.

(Il le tient toujours par les cheveux et lui donne des coups de pied et de poing lui disant)

Tin fotu poa di diabe, voici pou ta pare a veni baussa cy, ata petite trüe, t'aroz mafoi marita qui t'assonnesse, ne darote pe fondre de vargougne, lache pie veny ton pare

Madyiton.

Ah, ontia Josaph y vos crie marci Chanselamas qui ly lachos pu veni.

Josaph Gole.

Mafoi y tapiagea que la premiere fois qu'a t'arivera, qui te roviera a ton pare.

Henry Colin.

Dévoséda, délevorode ontia, adauly poi le nom de due comme gouvarna vos Madyiton.

Josaph Gole.

Maufit y ne vos ve ro cachie, ayau ayu, man y las bin echevoignie, api liag boyie ne père de bales tourches, adauly y la champa feu pa le bras.

Henry Colin.

Mafoi de due vos à bin fâs, vou au Madyiton.

Josaph Gole.

Y au o l'école, mau foi y las bin gremouna, y ly a di qui vos le diro, y m'a bin promi qui ne l'atodra pu.

Henry Colin.

Ha la petite bograsse et saty bin la tête au diable, mes bélوفans.

Pieroz.

Au poidé o pâre, quaneda.

Marion au mère.

Ontia Henry Colin, mafoi voici Jeanpierre Chepi que dit que vote Ma-

Tient f... c... du diable, voici pour t'apprendre à venir b... ici; attends petite truie, tu au-rais mérité ma foi que je t'as- somme, ne devrais-tu pas fon- dre de honte, laisse seulement venir ton père.

Ah, oncle Joseph, je vous crie merci, Dieu me garde que je ne l'y laisserai plus venir.

Ma foi je t'assure que la première fois que cela t'arriverait je te renverrais à ton père.

Dieu nous aide, Dieu vous le rende oncle, et, alors, par le nom de Dieu, comment gouvernez-vous Madyiton?

Mafi, je ne vous veux rien cacher; il y a été; mais je l'ai bien étrillé, et puis je lui ai donné une paire de belles gifles, en- suite je l'ai jeté dehors par le bras.

Ma foi de Dieu, vous avez bien fait; où est Madyiton?

Elle est à l'école; ma foi je l'ai bien grondée, je lui ai dit que je vous le dirais, elle m'a bien promis qu'elle ne le fréquentera plus.

Ah! la petite bougresse; et a-t-elle bien la tête du diable, mes amis.

Au pardi! oui père, certainement.

Oncle Henry Colin, ma foi, voici Jeanpierre Chepi, qui dit que votre

dyiton a le petit cache sont oframas dans la chambrate de l'atale o Josaph Gole.

Henry Colin.

Et bin le mil di diabe, que le diabe araza le poa a la caroigne, atot, atot.

(Il prend un bâton et s'en va chez Gôle tout en furie)

Dévoséda, vou au Madyiton, o mon dit que yétas oframas dans vote chambrate avos ci tonnare de poa.

(Henry Choula l'entend, saute par la fenêtre et s'enfuit)

Henry Colin entre :

Vou éte fotu poa di diabe, que le diab te chéye chu.

(Il ne le trouve pas, il prend Madyiton et la traîne dehors et lui en donne jusqu'à ce qu'il l'ai toute noircie de coups, disant)

Lovreréte ancou avos lu bograsse au diabe.

(Madyiton ne répond pas un seul mot, ce qui fit redoubler les coups qu'on l'entendit crier par tout le village, ce qui fit que l'amoureux voulant venger sa maîtresse y accourt et s'arme de la fourchette du fourneau et commence à faire tapage.)

Henry Choula.

Vou aute su veye maule, mauldaneu qua mo n'échapa, y le tueras vou a me tuere.

(Mais par bonheur qu'il était allé chez M. le maire, ce que l'amoureux ayant appris l'y fut trouvé)

Henry Colin.

Ah vantre due, poa di diabe atot atot

(Il lui donne un coup de poing, l'autre lui saute dessus, ce fut à qui s'en donnerait le plus)=

Sison au mère.

Jeanpière, Guery, pâre, couete vitemô mautolaneu, ce cetu fotu petit poa ne veu tua mon ontia Henry.

Jean pierre.

A que diabe faite vos, ete fos Henry Choula ne saite pe que sau ton parrain.

Madyiton et le petit Gauche sont enfermés dans la chambrette de l'étable à Joseph Gole.

Eh bien, les mille diables, que le diable écrase le c..., ah la char... attends, attends...

Dieu vous aide, ou est Madyiton,

on m'a dit, qu'elle était enfermée dans votre chambrette avec ce tonnerre de c...

Ou es-tu f... porc du diable, que le diable te tombe dessus.

Feras-tu encore l'amour avec lui, bougresse que tu es?

Ou est ce vieux démon, sacrebleu ? il ne m'échappera pas, je le tuerai ou il me tuera

Ah, ventre-dieu, c... au diable attends, attends.

Jeanpierre, Guery, père, courez vite, mon Dieu ! si ce f... petit c... ne veut tuer mon oncle Henry.

Eh, que diable faites-vous ; es-tu fou Henry Choula ; ne sais-tu pas que c'est ton parrain ?

Guery.

Raute Henry Choula, vou quaneda nos
to bayeran jeuque la foudre te pâre.

Le mère.

Ao que demautot sa le poa tuete me
si diabe.

Sizon le prend par les cheveux tire
toute sa force.

Et le diabe araza le poa, boube as-
sona me si diabe.

Etenelo.

Et le diabe arlame et mes bélوفans.

(Jean pierre et Guery les démèlent l'un d'avec l'autre et mettent
l'amoureux dehors)

Henry Colin.

Ce le diabe ny au si ne la ayuë.

Guery.

Dit, qua vos ayuë.

Henry Colin.

Ma foi ce vos m'eussi lachie fâre.

Jean pierre.

Ma foi avos ayuera mon bél homme.

Madyiton

O quaneda Chanselaneu.

Le mère.

Et ceté bin la hardiasse di Diabe.

Etènelo.

He demauto la neu, ma foi y l'y bayos
anedon Marion.

Marion.

Ma foi ontia a vos a bayas béco pu
que vos ne ly o bayis.

Henry Colin.

Ah, diablamas de la vie.

Sizon.

Odé non ontia quegie vos péa.

Henry Colin.

Oha! Qué diabe au deveny ma pari-
que.

Arrête Henry Choula, ou, certainement,
nous t'en baillerons
jusqu'à ce que le diable t'em-
porte.

Ah! que damné soit le c..., tuez-
moi ce démon!

Le diable écrase ce p..., garçons
assommez-moi ce diable!

Eh, le diable, hélas mes enfants
(Jean pierre et Guery les démèlent l'un d'avec l'autre et mettent
l'amoureux dehors)

Le diable y soit si je ne l'ai ar-
rangé.

Dites que lui vous a arrangé.

Ma foi si vous m'eussiez laissé
faire.

Ma foi il vous en flanquerait mon
bel homme.

Oh certes, sur mon âme!

Tu as bien la hardiesse du diable.

Hé non de bleu, ma foi je lui en
donnais, n'est-ce pas Marion?

Ma foi oncle, il vous en flanquait
beaucoup plus que vous ne lui
en donniez.

Ah! jamais de la vie!

O pardi! non oncle, taisez-vous
seulement.

Oha! que diable est devenue ma
perruque?

Marion.

Quaneda la voici ontia.

Henry Colin.

Avou étote ma feuye.

Marion.

Y la retyeuya omé le poiyé.

Henry Colin.

Alau poidé vera ilavos revas parchie qui ne la gâtesse.

Guery.

Quaneda vos vos trompas sau qua vos a bayie in co de poing que la fa a voula la parique omé le poiyé.

Henry Colin.

Diabe te genya logasque té.

Marion.

Nenau quaneda.

Henry Colin.

A me faut ma foi m'onallay a l'autot dévodébonsia, bonne neu, ma foi se laye ayue.

Le mère.

Bonsiarayevos Henry.

Guery.

Quaneda prote garde a vos pa les chemins.

Henry Colin.

Diablaros qui le dota, lache lo veny.

Scène onzième.

Tiatreinne Chepy.

Madyiton Colin.

Madyiton Colin.

Haé

Tiatreinne Chepy.

Eté a lotau.

Madyiton Colin.

Aye, pourqua.

Tiatreinne Chepy.

Vinte o chie Monsieur Pargo.

Madyton.

Cafare.

Comment donc, la voici!

Où était-elle ma fille?

Je l'ai ramassée emmi la chambre.

Il est pardi vrai, je l'avais enlevée pour que je ne la gâtesse.

Certes vous vous trompez; c'est qu'il vous a donné un coup de poing qui l'a fait voler au milieu de la chambre, la perruque, Diable t'ensorçelle, blague que tu es!

Non, certes.

Il me faut, ma foi, m'en aller à la maison; Dieu vous donne bonsoir, bonne nuit, ma foi si je l'ai arrangé.

Bonsoir à vous Henry.

Certes, prenez garde à vous par les chemins.

Diable oui que je lui en donne, laisse-le venir.

Madyiton Colin.

Hé quoi?

Es-tu à la maison?

Oui, pourquoi?

Viens-tu chez Monsieur Pargo?

Quoi faire?

Tiatreinne Chepy.

Et poidé te la sai bin racourdas pou
pare la sinne.

Maditon Colin.

Aqué androyos fare, maufa nioz.

Tiatreinne Chepy.

He pardie té des peutes ydées, et pour-
quoi n'y veute pu veny.

Maditon Colin.

Chance la neu heu maufa y n'oseroz,
maule ce te savos.

Tiatreinne Chepy.

A qué foutre y ratet, dit peute dobe,
te poidé adé queque chose.

Maditon Colin.

Chancelaro qua te sea poidé y ny
veupalas qui nozeros, hi, hi, hi.

Tiatreinne Chepy.

Et mau pardi oui mil di maule éte
dit.

Maditon Colin.

Hi, hi, hi, ce te ne velope rotiusa,
maufi y te le diros bin.

Tratreinne Chepi.

Et nioz pardie dit péa.

Maditon Colin.

Hi, hi, maufa y ne te l'oseroz dire
chancelaneu.

Tiatreinne Chepy.

O pardie chiau dit péa, mau chause
la mot que yi dige, y tapiagea et
cete bin les idie di maule.

Et pardi, tu le sais bien, raccor-
der pour prendre la sienne ...

Quoi donc irai-je y faire? ma foi
non.

Hé pardi, tu as de vilaines idées
pourquoi n'y veux-tu plus venir?

Hélas mon Dieu, heu! ma foi je
n'oserais; diable si tu savais.

Ah! quel foutre y a-t-il de nou-
veau? dis, vilaine folle, tu as
pourtant toujours quelque chose.

Hélas il ne sert à rien d'insister,
pardи je n'y veux point aller,
je n'oserais, hi, hi, hi...

Eh mais, pardi! que diable t'a-t-il
dit?

Hi, hi, hi, si tu ne voulais pas
„raccuser“ je te le dirais bien.

Et non pardi, dis seulement.

Hi, hi, ma foi je n'oserais te le
dire.

Oh pardine si, dis seulement; mais
Dieu me garde que je le lui
dise, je t'assure; mais tu as bien
les idées du malin!



Remarque.

Le lecteur de la *Comédie Nouvelle*, qui n'est pas au courant des recherches dont sont actuellement l'objet nos patois jurassiens de la part des linguistes, se sera demandé, sans doute, si cette petite pièce burlesque était bien digne de figurer aux *Actes de l'Emulation*. Pour répondre d'une manière satisfaisante à une observation de ce genre, il faudrait consacrer une étude détaillée au manuscrit de Jaquerez; mais cette étude ne peut trouver place ici.

Nous nous contenterons donc de noter quelques particularités intéressantes de l'idiome que nous a révélé la pièce de 1740. Voici d'abord les formes de salut usagées entre les naturels de la petite vallée de la Trame :

<i>dou bongeoï</i>	littéralement doux bonjour.
<i>bonjourayevos</i>	„ ayez le bonjour ou bonjour ayez-vous.
<i>bonsiarayevos</i>	„ ayez le bonsoir ou bonsoir ayez-vous.
<i>bons vépre ayevos</i>	„ ayez bonne vêprée ou bon vêpre ayez-vous.
<i>Due vos baya le bonjou</i>	„ Dieu vous donne le bonjour.
<i>Dévodébonsia</i>	„ Dieu vous donne bon soir.
<i>le bon sia po chie vos</i>	„ le bon soir par chez vous.
<i>bonne neu</i>	„ bonne nuit.
<i>Délevorode</i>	„ Dieu vous le rende.
<i>Delevoro</i> (abréviation)	„ id.
<i>Due vos eda</i>	„ Dieu vous aide.
<i>a due si vo</i>	„ à Dieu soyez-vous.

Les formes de salut sont nombreuses. Mais les expressions injurieuses, les imprécations, les jurons sont innombrables ; en voici quelques exemplaires :

<i>ce le diabe le dava pare</i>	littéralement si le diable le devait prendre
<i>le diabe que te progne</i>	„ le diable te prenne.
<i>le diabe te cheye chu</i>	„ le diable te tombe dessus.
<i>diabe te genya</i>	„ le diable t'ensorcelle.
<i>diabe abatte</i>	„ diable emporte.
<i>que le mille di diabe araza...</i>	„ que les mille diables écrasent...
<i>poa di diabe</i>	„ coch... du diable.
<i>vantrē chin poa di diabe</i>	„ ventre chien coch... du diable.
<i>le diabe chieye es amoureux</i>	„ le diable em... baume les amoureux.
<i>vantrē de</i>	„ ventre-dieu.
<i>fotuete-caroigne</i>	„ foutue-carogne.
<i>bograsse au diabe</i>	„ bougresse au diable.
<i>Demauto¹</i>	„ le démon.

¹⁾ Demauto, le démon, employé comme juron, avec ses nombreuses variantes, se retrouve encore en Ajoie avec la forme *dematan* et l'abréviation *mâtan*. Ainsi dans la fameuse *Chanson des Petignat*, le refrain : que le mâtan n'tuait les Pe-pe-pe.

Le mâtan est ici le diable et non le „mauvais temps“ comme l'ont écrit des patoisans fantaisistes.

<i>demauto la neu</i>	littéralement	Diable la nuit.
<i>mauto la neu</i> (abréviation)	"	"
<i>to la neu</i> (abréviation)	"	"
<i>le maule, véye maule</i>	"	le malin, vieux démon.
<i>mauldaro, mauldapu, mauldoneu</i> (variantes)	"	"
<i>que demauto sa le poa</i>	"	au diable le coch...
<i>carougne au demauto</i>	"	car... au diable.

Signalons encore quelques interjections et expressions originales dont on ne trouve plus facilement les correspondantes dans nos patois contemporains, ainsi :

<i>chancela neu</i>	signifie probablement hélas, diantre.
<i>chance la moi</i>	Dieu me garde.
<i>quanedo ou quando</i>	comment donc, certes, certainement.
<i>chantome se vos ne m'émayie</i>	» sacrebleu, si vous ne m'étonnez.
<i>chi de tieut</i>	» d'aussi près, de tout près.
<i>a n'a point d'aza a lu</i>	» il n'y a pas à se fier à lui.
<i>a la les étoires oragi</i>	» il a les sens enragés.
<i>te ne vau mie meu que</i>	» tu ne vaux pas mieux que.
<i>a va boussa</i>	» il va courtiser.
<i>ce l'écourche renoye</i>	» cet écorcheur de grenouilles.
<i>y l'as bin échevoignie</i>	» je l'ai bien étrillé.
<i>bin a de pache</i>	» bien à la bonne.
<i>nos l'arin farrâs</i>	» nous l'aurions ferré.
<i>y vos apiagea</i>	» je vous certifie.
<i>poarche d'ene rive et true de l'âtre</i>	» coache d'un côté et truie de l'autre.
<i>logas que té</i>	» blague que tu es.

Ces quelques exemples, pris parmi tant d'expressions originales que renferme la pièce, montrent le parti qu'on pourra tirer de l'étude systématique du vieux document retrouvé. Nous espérons donc que sa publication n'aura pas été tout à fait inutile.

L. L.

